

# BULLETIN CITROÏEN



Pierre Louÿs.



# Succès Sportifs

## Un Raid à travers l'Afrique avec une Citroën d'occasion



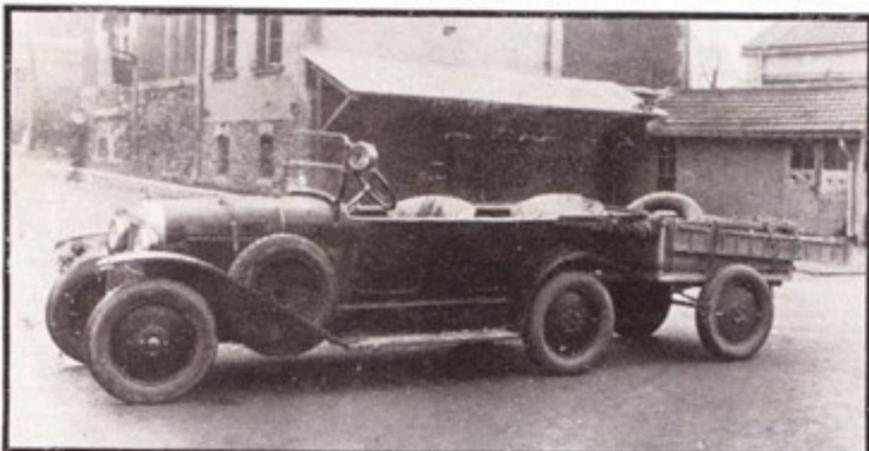
Le Lieutenant Philippe de Kerviller et le mécanicien qui l'accompagnait dans son raid.

Le Lieutenant Philippe de Kerviller, après avoir acheté un torpédo de série B-2 d'occasion pour la somme de 7.000 francs, quitta Oran fin Juillet 1926 pour s'enfoncer dans la terre africaine. Afin de pouvoir emporter tout son bagage, il attela une remorque à sa voiture. Sans aucun autre secours que les ravitaillements qu'il emportait (y compris ceux d'essence et d'huile), M. de Kerviller parvint à Bourem sur le Niger sans incidents après escale à Beni-Abbès, Adrar, Aouleff.

Il faillit, au cours de ce trajet, se rencontrer avec un rezzou qui dévastait la région à cette époque (Août 1926). Toujours avec sa voiture, le Lieutenant de Kerviller continua son chemin sur Dakar par Tombouctou et Bamako.

Nous avons eu le plaisir de le voir ces jours-ci à l'Usine où il nous a conté les phases de son voyage.

Nos plus vives félicitations au hardi explorateur et au courageux mécanicien qui l'accompagnait.



La Citroën des explorateurs, une vieille B-2 attelée d'une remorque.



M. Martin notre concessionnaire de Dôle a remporté avec sa Citroën la première place sur 32 concurrents dans le Rallye organisé sous les auspices de l'A. C. de Belfort et de Franche-Comté.



M. Le Carpentier notre concessionnaire de Pont-St-Pierre est primé à Trouville pour sa Citroën carrossée dans ses ateliers.



MM. Dunand et Delachenal nos concessionnaires d'Annecy se voient décerner le 1<sup>er</sup> prix d'un gymkana auquel ils ont pris part avec une Citroën splendidement décorée.

A tous nos sincères félicitations.



# THLÉTISME & TOUS LES SPORTS

Le numéro: 25 centimes

27<sup>e</sup> ANNEE — N° 9.477 — QUOTIDIEN

Vendredi 26 Novembre 1926

### ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Seine et Seine-et-Oise.....	21 fr.	42 fr.	80 fr.
Départements et Colonies...	22 fr.	43 fr.	82 fr.
Etranger	Union postale... 35 fr.	70 fr.	140 fr.
Autres pays.....	50 fr.	100 fr.	200 fr.

On s'abonne sans frais dans tous les Bureaux de poste.

A TRAVERS LE SAHARA

## Le lieutenant de Kerviler et son mécano Lallemand font 7.500 kilomètres en terre africaine

... Dans une 10 CV de série achetée d'occasion.

Un masque énergique, mais fin et distingué, les cheveux coupés ras, les yeux petits et rieurs, simple et correct dans sa tenue sombre d'officier d'infanterie coloniale, tel est le lieutenant de Kerviler. Il nous fait le récit de sa remarquable randonnée à travers le Sahara aussi simplement que le ferait un touriste nous parlant d'une grande promenade sur les routes de France. Et pourtant, accomplir 7.500 kilomètres en terre africaine, avec une simple petite torpédo 10 CV de série, n'est pas à la portée de toutes les énergies. C'est cependant ce que vient de terminer le lieutenant de Kerviler, en compagnie d'un petit Parigot, le mécanicien E. Lallemand.

De Kerviler, qui connaît parfaitement la région saharienne puisqu'il y a séjourné 41 mois en service commandé, avait décidé de faire seul et à ses frais cette formidable randonnée, dans le seul but de prouver que ces contrées désertiques peuvent être aujourd'hui accessibles à un automobiliste.

Le jour où cette idée s'est fortement ancrée dans son cerveau, il demande à ses chefs un congé de 3 ans, achète dans un garage de Cherbourg une torpédo d'occasion 10 CV modèle 1924, une remorque, 2 roues de secours, s'embarque à Port-Vendres le 24 juin dernier, débarque à Oran, où il se met en route le 1<sup>er</sup> juillet pour la formidable randonnée.

### Les premiers pas

Dans sa première matinée, il fait 328 kilomètres et gagne ainsi Méchéria, où il arrive le 2 juillet. Dans un garage où il faisait son plein d'essence, il exposa à un mécanicien le but qu'il poursuivait. Enthousiasmé par ce projet, le jeune mécano demanda aussitôt au lieutenant de l'accompagner. Celui-ci résista d'abord, décidé qu'il était de faire seul ce voyage, mais il se laissa néanmoins fléchir par l'éloquence enthousiaste du jeune Lallemand, et consentit à en faire son compagnon de route. Ils quittèrent tous deux Méchéria le jour même et arrivèrent le lendemain à Colomb-Béchar, ayant parcouru d'une seule traite et sans cesser de rouler, se relayant au volant pour prendre un peu de repos, les 725 kil. qui séparent les deux villes. Ils quittent Colomb-Béchar le 17 juillet, pour atteindre Béni-Abbès le 18. Là, de Kerviler apprend qu'un convoi militaire est en panne à Colomb. Son temps ne lui étant pas compté, il y retourne et prend à bord de sa 10 CV un lieutenant qu'il dépose à Béni-Abbès, et un capitaine et sa femme qui se font débarquer à Timimoun.

Voilà les deux compagnons seuls à nouveau et piquant arr Adrar. Ils décident de repartir le soir même, quand on leur signale, à 10 kil., une bande de Razzou (pillards dissidents). Ces rencontres étant des plus dangereuses, ils ne quittent Adrar

que le 17 août, pour atteindre Toulet, puis Reggou, la dernière oasis du sud, qu'ils abandonnent le soir même pour Ouailen. La route est assez facile, sauf dans le Krib Azel Mati, où ils perdent les traces des missions précédentes, leurs seuls guides, et manquent de tomber dans un trou profond d'une quinzaine de mètres; la voiture, par miracle, a calé juste au bord du petit précipice. Ils étaient là, en pleine nuit, complètement perdus; ils attendent le jour pour s'orienter, reviennent en arrière à la recherche des traces qui leur indiqueraient le chemin.

### En suivant les traces...

Nous devons ici ouvrir une parenthèse. On ne se sert presque jamais de boussole dans le désert. Les traces seules servent de guide. Le chemin est jonché par des cadavres d'hommes et de chameaux, les débris des anciennes caravanes (bidons d'huile et d'essence) et par les empreintes des caravanes. Ces empreintes se conservent plusieurs années; sous le sol, il y a une sorte de roccelle qui garde les marques anciennes. Le siroco recouvre ces traces par place, mais les découvre en d'autres endroits; il faut donc les repérer avec minutie.

Après avoir retrouvé les traces, les deux voyageurs arrivent à Reggan, piquent sur Ouailen, où se trouve un point d'eau. Ils découvrent, à Ouailen, un bordj abandonné qui renferme de l'essence placée dans des alvéoles murées. Ils en prennent 75 litres. Ils font ensuite 400 kil. sans eau. Ils doivent ménager leur provision, car la chaleur intensive, 60 à 65 degrés, fait bouillir l'eau dans le radiateur. Il faut s'arrêter souvent pour en remettre de la fraîche. Pour se désaltérer, de Kerviler et son compagnon avaient rempli d'eau des outres de peau de bœuf.

De Ouailen à Tassalit, ils firent 600 kil. sans trouver de l'eau; ils n'en ont d'ailleurs jamais manqué. Tassalit est le premier poste inoccupé du Soudan. Avant d'y arriver, une grosse difficulté se présente à eux: franchir le petit col de Taghit. C'est un monticule d'une trentaine de mètres, d'un sable extrêmement mou et friable, et ce sur une distance de 150 mètres. Ils mirent plusieurs heures à la franchir, s'aidant de planches pour permettre à leur petite 10 CV de pouvoir rouler.

### Dans la brousse

En quittant Tassalit, ils entrent dans la brousse, où ils rencontrent une route très difficileuse qui n'était marquée d'aucune trace. Ils sont obligés de marcher à la boussole. Ils atteignent néanmoins In Tassit, où le lieutenant retrouve son peloton méhariste. Ils repartent le soir même pour Bourem (Niger), mais, devant les falaises Agamor, perdent la route et sont obligés de retourner à In Tassit pour chercher un guide. Ces difficultés imprévues ont retardé leur horaire, aussi manquent-ils d'essence. Il n'y en a pas à In Tassit. De Kerviler va à dos de chameau jusqu'à Bourem, à 100 kil., pour se ravitailler. Il en trouve par hasard; un commerçant qui naviguait sur un canot à pédales lui en cède quelques bidons. Le 31, ils arrivent à Bourem, où commencent les réceptions. Ils passent à Ansougo, Tilabeuf et Niamey, où ils traversent le Niger grâce à un commerçant qui met son chaland à leur disposition. De Faudangourma à Ba-

et Niamey, où ils traversent le Niger grâce à un commerçant qui met son chaland à leur disposition. De Faudangourma à Bamako, capitale du Soudan et terme de leur voyage, ils rencontrent des routes, superbes que pourraient envier nos Ponts et Chaussées.

### La fin du raid

C'est donc à Bamako que les deux intrépides voyageurs terminèrent leur randonnée automobile, avant ainsi accompli un voyage de 7.500 kilomètres en terre africaine, en 25 jours de marche effective.

De Kerviler estime qu'un touriste audacieux peut faire, même seul, ce qu'il a fait. Les seuls dangers qu'il envisage, c'est la panne mécanique irrémédiable. Il reste convaincu que deux voitures quelconques, et nullement préparées, peuvent, sans danger apparent, tenter cette randonnée. Une voiture secourant l'autre en cas de panne, on est certain de pouvoir s'en tirer.

Le lieutenant de Kerviler rentre à Cherbourg, son point d'attache, son congé terminé. Il avait sollicité 3 ans, 5 mois lui auront suffi. Il espère, et c'est son plus cher désir, avoir le numéro 1 pour être désigné pour le bled.

Notre pays peut être fier de posséder de tels hommes. — L. Caralis.

Photo T. L. L.

## UNE VISITE AU DÉSERT (1)

« Mais ignorant la présence d'un Maréchal de France dans ces autos insolites, il s'était simplement porté « en camarade » au devant de nous et faillit tomber de stupeur en voyant tout-à-coup au fond d'une Renault bachée, briller quatorze étoiles sur une paire de manches ».

H. DE KERILLIS.

Echo de Paris, 26 janvier 1925.

« C'est ainsi qu'on écrit l'histoire. Je me suis follement amusé avec Jacquard (Jacquard, c'est mon sergent méhariste) en lisant l'article de l'*Echo de Paris* et je suis sûr que tu te représenteras ton pauvre frère écrasé dans son grade d'officier ridiculement subalterne par l'effroyable distance qui le sépare des quatorze étoiles.

« La vérité est assez différente, ma foi. D'abord, je n'ai jamais été surpris, parce que depuis un mois que le maréchal Franchet d'Esperey était attendu, j'avais reçu l'ordre de rendre les honneurs au cas où je me trouverais sur le passage des autos... et je me suis arrangé pour m'y trouver.

« Le 24 novembre au soir, vers 15 h. 30, il y avait déjà deux jours que les autos auraient dû passer, lorsqu'en scrutant l'horizon à la jumelle, j'ai aperçu au loin des systèmes indéfinissables qui se déplaçaient. Me doutant que c'étaient les autos, puisque les Citroën étaient déjà passées, je bondis sur mon Tobol (tam tam de guerre des touaregs) et frappe à tour de bras. Les tirailleurs n'ont pas été longs à savoir ce dont il s'agissait et ont sauté

(1) Extrait de correspondance.

sur leur habillement numéro 1. Jacquard et moi avons également revêtu notre belle tenue blanche, préparée pour la circonstance. Mais soudain un cri d'angoisse sortit de la tente de Jacquard : « Mon Lieutenant, je ne peux pas arriver à enfiler mes chaussettes ». Dans un hurlement je lui lançai : « Eh bien ! moi non plus, allons-y nu-pieds ». Il faut te dire que dans ce pays-ci, l'usage restreint qu'on fait des chaussures et des chaussettes fait faire de très appréciables économies. Mais, dame, quand on n'a plus l'habitude !!...

« Il est temps ; on se presse ; les autos approchent avec un ronflement presque imperceptible. Les tirailleurs sont placés en ligne sur deux rangs devant le carré. Ils sont très propres et présentent, ma foi, assez bien : *chèche* (1), petite veste en toile kaki, pantalon blanc flottant, ceinture rouge croisée sur la poitrine et passant sur les épaules. Quant aux goumiers, ils sont assez sales et présentent, ma foi, assez mal. Le lieutenant et son sergent sont impeccables, complet blanc, casque blanc, pantalon blanc avec un superbe pli tiré au fil à plomb, mais nu-pieds.

« Les autos sont à cent cinquante mètres. « Garde à vous » « Baïonnette... on ! » « Présentez armes ! ». Les autos s'arrêtent. Mais bigre, où faut-il que je me présente, à droite de ma troupe, ou à gauche, ou devant ? Je ne fais ni une ni deux, je me dis : « Flûte, je me présente à la porte de l'automobile ». Oui, mais il y en avait trois, laquelle ? Alors je me présente à celle de tête et c'est d'une voix quelque peu émue, je dois avouer, que je lui décline mes noms et qualités : « Lieutenant de Kerviler, commandant de la section Méhariste n° 2 du Bataillon de Tirailleurs Sénégalais n° 2 ». Le Maréchal descend de sa voiture. Il est tout de suite très sympathique : « Allons, c'est très bien, je vois que vous êtes Breton, je connais très bien la Bretagne etc. etc... » Je lui montre mon carré, misérable tranchée entourée d'une haie d'épines, cloître du désert, mon « chez moi » que j'aime tant. Il passe en revue mes braves tirailleurs, s'arrête devant ceux qui portent des décorations et leur dit un mot paternel. Puis, c'est le tour des présentations. Voici M. de Kerillis, l'auteur des articles de *l'Echo de Paris*, M. Gradis qui cherche un axe ?!!! le lieutenant Estienne. Ensuite on cause : « Depuis combien de temps êtes-vous

(1) *Chèche* : turban kaki porté par les méharistes.

ici ? que faites-vous ? ». « Je nomadise » dit l'*Echo de Paris* : « Mais voyons, me dit le Maréchal, vous ne craignez rien ici ; vous y êtes pour quelque temps ». — « Je n'en sais rien ; la nouvelle d'un passage de rezzou peut m'arriver d'un moment à l'autre, il faut que je sois prêt. » Effectivement le lendemain 25 novembre, je partais en contre-rezzou.

« Je ne serais aucunement étonné que Le Maréchal ait eu soif quand il est passé, si j'en juge par le Capitaine et M<sup>me</sup> Delingette qui sont passés une demi-heure plus tard, faisant une promenade d'agrément jusqu'au Cap et qui ont fait un sérieux trou à ma provision d'eau. Mais tu comprends, je n'ai pas osé. Un simple Lieutenant, offrir un coup de pinard sur l'zinc à un Maréchal de France, je ne sais pas si c'est très convenable... « Un coup de vin, militaire » ! Après tout, s'il avait soif, il n'avait qu'à demander à boire ; c'eût été de grand cœur, sinon de grande quantité, car les Citroën avaient trouvé huit jours avant que mon vin n'était pas mauvais.....

« Enfin le Maréchal s'est mis à parler, sans interprète, car il parle très bien l'Arabe, à quelques Kountahs qui se trouvaient là, montés sur d'étriques canassons. Ce sont ces quelques pouilleux et crasseux qui ont eu l'honneur dans l'*Echo de Paris* d'être qualifiés de nomades armés jusqu'aux dents, pauvres diables qui n'avaient peut-être même pas un couteau de poche... Pas vrai, El Martar ?

« Le Maréchal alors a parlé de départ, et, comme, malgré tout, le passage d'un Maréchal à la Tassit est une rareté digne qu'on en conserve un document, j'ai dit : « Je vous prie de m'excuser, Monsieur le Maréchal, mais je fais du cinéma, m'autorisez-vous à prendre quelques mètres de film. « Mais certainement, mon brave, faites, faites et même je vais dire à Estienne d'attendre que vous soyez prêt pour que vous puissiez prendre le départ des autos. » Le Maréchal n'est donc parti que lorsque je lui en ai donné le signal. Lorsque les autos sont passées à ma hauteur, je me suis précipité sur le marchepied pour serrer une dernière fois la main du Maréchal et j'ai remarqué que le « Maréchal gardait longtemps dans sa main fermée la main amie du Saharien » (*Illustration*).

« C'est ainsi qu'un jour, surpris en brousse par l'arrivée inopinée d'un Maréchal, je l'ai reçu « en camarade » (*Echo de Paris*).

Lieutenant PHILIPPE DE KERVILER,  
S. F. X. 07-17